

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

www.revueithaque.org



Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Massé, O. (2014) « Durand-Gasselín, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, 568 p. », *Ithaque*, 14, p. 161-165.**

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque14/Masse.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » : <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Durand-Gasselin, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, 568 p.

Olivier Massé*

L'Institut de recherches sociales, communément appelé l'École de Francfort, continue d'influencer de nombreuses recherches encore aujourd'hui, comme en fait notamment foi le récent recueil *Les normes et le possible : héritage et perspectives de l'École de Francfort*¹. Toutefois, cela faisait très longtemps qu'aucune étude n'avait tenté de dresser le parcours complet de son projet intellectuel, s'il en est un – *L'imagination dialectique : l'École de Francfort, 1923-1950*² de Martin Jay et *L'École de Francfort : histoire, développement, signification*³ de Rolf Wiggershaus datant respectivement de 1973 et 1986. En fait, à ce jour, personne n'avait tenté d'élaborer en un essai « l'identité intellectuelle et philosophique⁴ » de l'École de Francfort toutes générations confondues – les études de Jay et de Wiggershaus, considérées à juste titre comme des classiques, adoptant une démarche historique strictement centrée sur la première génération. C'est dans ce contexte que Jean-Marc Durand-Gasselin publie chez Gallimard *L'École de Francfort*, volumineux essai de plus de 500 pages, dont le but avoué consiste, non pas seulement à élaborer une analyse historique de l'émergence des idées qui ont caractérisé cette École, mais aussi et surtout à déterminer le projet commun qui unit les penseurs de ses trois générations. Ainsi, Durand-Gasselin divise son

* Lors de la rédaction de ce compte-rendu, l'auteur était étudiant au Baccalauréat en philosophie (Université de Montréal).

¹ Noppen, J. F. et al. (2013), *Les normes et le possible : héritage et perspectives de l'École de Francfort*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

² Jay, M. (1977), *L'imagination dialectique. L'École de Francfort, 1923-1950*, Paris, Payot.

³ Wiggershaus, R. (1993), *L'École de Francfort : histoire, développement, signification*, Paris, PUF.

⁴ Durand-Gasselin, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 6.

essai en trois parties, chacune d'entre elles portant sur l'une des générations de l'École de Francfort. Dans le présent compte-rendu, à défaut de pouvoir rendre compte des nuances de l'ensemble de l'essai, il sera question de s'attarder sur ses points culminants, en considérant ses analyses (1) du marxisme esthétique, (2) de la prise de distance mais aussi de la continuité du projet de Habermas et (3) de la synthèse entre les deux premières générations effectuée par Honneth.

Bien que la première partie de *L'École de Francfort* livre d'intéressantes pages sur le programme matérialiste, postmétaphysique, interdisciplinaire et empirique de la théorie critique du directeur de l'Institut Max Horkheimer, Durand-Gasselín laisse surtout sa marque au volet consacré au marxisme esthétique. Un tel marxisme, qui débute avec Walter Benjamin et culmine avec Theodor Adorno, se focalise sur la question de l'aliénation culturelle, conséquence directe du système capitaliste. Ce qui distingue les analyses de ce chapitre des autres études consacrées à l'Institut – au premier chef l'ouvrage de Jay qui insiste sur les désaccords entre Benjamin et Adorno, notamment à cause de l'importance dans la pensée benjaminienne de la théologie et du messianisme juif⁵ –, c'est la considération de l'influence majeure qu'a eue Benjamin sur la critique culturelle et plus généralement la philosophie d'Adorno⁶. Dès lors, le projet de l'École de Francfort subit l'influence du marxisme esthétique à travers la figure d'Adorno, devenu le proche de Horkheimer au tournant des années 1940 et le membre le plus connu de l'Institut à partir des années 1950. Cependant, il ne faut pas considérer cette nouvelle impulsion comme un déni du projet initié par Horkheimer. En effet, malgré les écrits moins théoriques et plus problématiques de Benjamin, il n'en reste pas moins qu'un tel marxisme esthétique, dont l'influence sur l'identité intellectuelle de l'Institut est manifeste, reste une vive critique des idéologies et tend à éliminer les frontières disciplinaires, comme le voulait l'idée de théorie critique⁷.

Avant d'aborder la deuxième partie de *L'École de Francfort* avec la figure de Jürgen Habermas, il faut adresser une critique à Durand-

⁵ Jay, M. (1977), *L'imagination dialectique. L'École de Francfort, 1923-1950*, Paris, Payot, p. 230-244.

⁶ Durand-Gasselín, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 92.

⁷ *Ibid.*, p. 96.

Gasselin concernant son étude de la première génération : l'absence dans sa présentation d'Herbert Marcuse. Seule une courte section d'une dizaine de pages a été dédiée à Marcuse, où les idées d'*Éros et civilisation* sont opposées à la supposée adaptation par Erich Fromm de la métapsychologie freudienne à la société capitaliste⁸. Quoique Marcuse n'ait pas occupé un rôle central dans l'élaboration du projet de l'Institut s'il est comparé à Horkheimer ou Adorno et que *L'École de Francfort* tente justement d'établir l'identité intellectuelle de son programme, il n'en reste pas moins que l'ouvrage aurait gagné à consacrer plus que quelques allusions et une étude au représentant le plus connu de la théorie critique aux États-Unis.

Cette critique étant faite, il est maintenant possible de se pencher sur l'originalité du projet proposé par Habermas. Comme le remarque Durand-Gasselin, Habermas était prédisposé à s'éloigner quelque peu du cadre très pessimiste de la première génération, d'abord par le contexte politique de l'Allemagne d'après-guerre, mais surtout par le contexte intellectuel d'une pensée désormais ouverte à la philosophie anglo-saxonne⁹. Mais cela ne légitime pas, bien au contraire, une certaine croyance selon laquelle Habermas serait en rupture avec l'Institut – ce sera la grande tâche de la seconde partie de *L'École de Francfort* de montrer que, malgré les prises de distance, le projet habermassien s'inscrit dans le sillage du programme horkheimerien, d'abord influencé par le marxisme esthétique. Le spectre de la rupture plane notamment du fait que Habermas tente de nouer le marxisme, devenu théorie critique, avec la mise en place d'un contexte politique et intellectuel marqué par la délibération et le dialogue, une telle liaison étant totalement absente chez les penseurs importants que sont Horkheimer et Adorno. Toutefois, ce réajustement démocratique s'inscrit lui-même dans la perspective de la théorie critique – dans le but avoué d'instaurer une théorie capable de rendre compte des contradictions sociales, mais surtout de les surpasser¹⁰. Il s'est d'abord incarné dans les travaux des années 1960 et 1970, notamment dans la tentative épistémologique de justifier la critique des idéologies grâce à la théorie des intérêts de connaissance, où il

⁸ Durand-Gasselin, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 208-221.

⁹ *Ibid.*, p. 267-269.

¹⁰ *Ibid.*, p. 302-303.

était affirmé que les sciences dites critiques obéissent à un intérêt émancipateur, qui vise une existence sociale libérée de la domination¹¹. Bien qu'il se soit éloigné de ce vaste chantier intellectuel au tournant des années 1980 avec la parution du volumineux et difficile ouvrage *Théorie de l'agir communicationnel*, Habermas n'abandonne pas pour autant la théorie critique, puisqu'il tente encore de démasquer les contradictions qui perpétuent un ordre de domination, « les tendances pathologiques de la société moderne¹² » qui affectent la communication. S'il écorche au passage la théorie critique de la première génération, notamment son rapprochement avec le marxisme esthétique, c'est pour en respecter l'esprit et non la lettre : conscient de l'échec et de la stérilité d'un projet pessimiste axé au tournant des années 1950 sur les catégories esthétiques, Habermas tente de définir la possibilité d'une solution, d'une reconstruction, celle de l'avènement d'une rationalité communicationnelle. Bien que Habermas se détourne quelque peu à partir des années 1980 du potentiel critique de la *Théorie de l'agir communicationnel*¹³ en prenant part à des débats assez « théoriques » et en développant l'assise normative de son *opus magnum* – Durand-Gasselín en explique habilement la conjoncture, même s'il n'arrive pas à convaincre totalement de la présence en arrière-plan de la théorie critique lors de tels débats –, son héritage se perpétue dans la troisième génération, notamment avec la figure d'Axel Honneth¹⁴.

Cela m'amène à commenter la troisième partie de *L'École de Francfort*, surtout consacrée à ce dernier penseur. Même s'il s'inscrit dans le sillage de la deuxième génération de l'Institut, Honneth développe une théorie axée, non pas sur l'agir communicationnel, mais plutôt sur le besoin de reconnaissance, plus près de la catastrophe et du conflit, qui ont infléchi à la première génération son pessimisme, que de la réconciliation et du consensus tentés par

¹¹ Durand-Gasselín, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 321-323.

¹² *Ibid.*, p. 324.

¹³ Habermas, J. (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, trad. J. M. Ferry et J. L. Schlegel, Paris, Fayard.

¹⁴ Durand-Gasselín, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 338-339.

Habermas¹⁵. Ainsi, selon Durand-Gasselín, Honneth poursuit à la fois l'héritage du programme de Horkheimer, plus près d'une constatation descriptive psychosociologique que d'un discours empreint de rationalisme, et de la nouvelle impulsion de Habermas, qui s'éloigne du marxisme esthétique¹⁶. *La Lutte pour la reconnaissance*¹⁷, qui amène Honneth à considérer le social sous le prisme de la recherche de reconnaissance, est la parfaite illustration de ce tiraillement : son analyse renoue avec une forme d'étude empirique, caractéristique de la première génération, dont le but est de critiquer la tendance pathologique inhérente à la société moderne à dénier les aspirations à la reconnaissance, tout en poursuivant manifestement une théorie, de tendance habermassienne, axée sur l'intersubjectivité. Dès lors, le projet de Honneth s'inscrit dans la lignée, comme le fait à sa manière Habermas, du programme de théorie critique de Horkheimer.

En conclusion, il faut surtout retenir de cet ouvrage que l'appellation d'École de Francfort est tout à fait légitime, tant et aussi longtemps que l'on fait preuve de « la prudence du nominaliste¹⁸ ». En effet, la théorie critique, d'abord élaborée par Horkheimer puis influencée par le marxisme esthétique, est restée vivante chez les penseurs de la deuxième et troisième génération, chez Habermas et Honneth, tout en subissant quelques modifications appréciables, conformément à son projet émancipateur de renverser les contradictions inhérentes à un ordre social injuste.

¹⁵ Durand-Gasselín, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 388.

¹⁶ *Ibid.*, p. 391.

¹⁷ Honneth, A. (2013), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Folio essais.

¹⁸ Durand-Gasselín, J. M. (2012), *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, p. 11.